

des parents géniteurs de cet orphelin élevé par son oncle et sa tante. C'est dans cette ville de piété, Kairouan, ancienne capitale de l'Ifrikia, que l'auteur situe son action. Nous assistons alors au pourrissement systématique et constant de la blessure profonde subie où toutes les vilenies égrènent leur chapelet de plaintes sans le moindre espoir.

Djedidi fournit un portrait virulent d'un être exilé dans sa propre ville natale, banni par toutes les instances parentales et institutionnelles. Cette condamnation depuis la petite enfance jusqu'à l'âge adulte laisse des traces indélébiles sur le narrateur qui tombe et retombe dans les canevas naucifs d'une société ne possédant aucun égard pour les laissés-pur-compte. Ainsi, la tragédie assume souvent la satire sociale tel qu'un pierrot, clown grotesque qui ne réussit jamais à se désengluer des traquenards.

Ce récit nous fait peur tout en déclenchant notre pitié. Cet orphelin, cet être extrasensible, extradoué pour raconter son histoire réussit à nous faire endosser sa cause. Même les moments qui semblent teintés de bonheur, comme lorsqu'un Sfaxien l'adopte et l'amène chez lui pour qu'il puisse entreprendre de bonnes études, le degré de bassesse et de mesquinerie de son oncle incite ce dernier à aller le réclamer "à l'Ecole où Si-Hammouda m'avait inscrit à notre arrivée à Sfax, et du fil en aiguille, il arriva jusqu'au collège où j'entamais mes études professionnelles." Récit hallucinant d'une vie sans cesse rejetée dans les affres du malheur. En dépit de sa bonne volonté, Boubaker est toujours excentré de son moi le plus profond, aliéné par rapport à lui-même et à sa propre société. Il est intéressant de remarquer que son bienfaiteur est sfaxien, malgré la mauvaise réputation qu'on fait aux habitants de cette ville, et plus particulièrement à leur sens économique légendaire.

Récit de misère, de tristesse, et de déracinement qui déclenche la rage du narrateur, à vouloir raconter son odyssée tout en mettant en lumière le vice caché dans la ville prestigieuse de Kairouan. Vers la fin du récit, il tente une dernière fois de sortir de sa marginalité en accostant des touristes afin de pouvoir s'exiler en France. Ironie du sort, le bateau sur lequel il s'embarque pour Marseille porte le nom de Kairouan, ce qui lui fait poursuivre son incessante remise en question.

Ce récit se termine en véritable point d'interrogation, dans ce sens que l'auteur a manqué l'occasion de s'enquérir auprès de son informateur de sa vie passée en France. Puis, le locuteur du récit affirme qu'il ne lira jamais la reconstitution de son odyssée. Après cette traversée qui laisse des traces indélébiles dans l'esprit du lecteur, comme pour le narrateur, on est en droit de se demander si cette confession aurait une suite. Quoi qu'il en soit, il faut absolument lire ce récit pour sa vision franche sur un laissé-pour-compte dans une société traditionnelle. Djedidi a le courage et le talent de nous faire entrer dans les arcanes d'un orphelin et par là-même, il attire notre attention et éveille notre conscience sur la tristesse d'une vie passée sans famille et sans éthique.

Hédi Bouraoui
Université York